

## CHAPITRE PREMIER

**T**ROIS ENFANTS étaient allongés sur des rochers au bord de l'eau. Une petite fille aux cheveux sombres ; deux garçons un peu plus âgés. Cette image est gravée à tout jamais dans ma mémoire, ainsi qu'un être fragile préservé dans l'ambre. Mes frères, moi. Je me souviens de la façon dont mes doigts ridaient la surface miroitante de l'eau en la frôlant.

« Ne te penche pas tant, Sorcha, me prévint Padriac. Tu pourrais tomber. » Il avait un an de plus que moi et profitait autant que possible du peu d'autorité que cela lui conférait. C'était compréhensible, je suppose. Après tout, j'avais six frères, dont cinq étaient plus âgés que lui.

J'ignorai sa remarque et me penchai vers les profondeurs mystérieuses.

« Elle pourrait tomber, n'est-ce pas, Finbar ? »

Un long silence. Comme il se taisait toujours, nous regardâmes tous deux Finbar, allongé sur le dos de tout son long sur la roche tiède. Il ne dormait pas : ses yeux reflétaient le gris du vaste ciel automnal. Ses cheveux s'étalaient sur la roche en un enchevêtrement sombre et sauvage. La manche de sa veste était trouée.

« Les cygnes sont proches », finit-il par déclarer. Il se releva doucement pour appuyer son menton sur ses genoux repliés. « Ils arriveront ce soir. »

Derrière lui, une brise agita les branches des chênes et des ormes, des frênes et des sureaux, tout en éparpillant un amoncellement de feuilles aux couleurs or, bronze et brun. Le lac s'étendait au cœur d'un cercle formé de collines surplombées d'arbres, comme abrité au fond d'un grand calice.

« Comment peux-tu le savoir ? s'enquit Padriac. Comment peux-tu en être aussi sûr ? Ils pourraient arriver demain, ou après-demain. Ils pourraient aller ailleurs. Tu es toujours si sûr de toi. »

Je ne me souviens pas que Finbar ait répondu, mais plus tard dans la journée, alors que la nuit tombait, il me ramena au bord du lac. Dans la pénombre, nous aperçûmes les cygnes qui rentraient chez eux. Les faibles derniers rayons du soleil dévoilèrent un mouvement blanc sur le ciel qui s'assombrissait. Puis ils furent assez proches pour que nous distinguions leur formation de vol, une formation structurée qui perdait de l'altitude et fendait l'air frais alors que la lumière faiblissait. Les battements d'ailes, les vibrations de l'air. L'ultime glissade vers l'eau, ses reflets argentés alors qu'elle s'écartait pour les recevoir. Tandis qu'ils se posaient, l'eau prononçait mon nom, encore et encore : *Sorcha*, *Sorcha*. Ma main se glissa dans celle de Finbar : nous restâmes immobiles jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire, puis mon frère me ramena à la maison.

Si vous avez eu la chance de grandir dans un environnement comme le mien, vous avez de bons souvenirs plein la tête. Et d'autres un peu moins bons. Un printemps, alors que nous cherchions de ces petites grenouilles vertes qui font leur apparition dès qu'il commence à faire meilleur, mes frères et moi pataugions dans le ruisseau, de l'eau jusqu'aux genoux, assez bruyants à nous tous pour faire fuir tout animal vivant. Trois de mes six frères m'accompagnaient.

Conor sifflotait un vieil air ; Cormack, son jumeau, s'approcha tout doucement derrière lui pour lui glisser une poignée de tourbe dans le cou. Tous deux roulèrent sur la rive, se battant et riant. Et Finbar. Finbar se tenait calmement un peu plus loin en amont, près des rochers. Il ne retournait pas les pierres pour trouver les grenouilles : il attendait et les incitait à sortir en les charmant par son silence.

Je tenais dans mes mains un bouquet de fleurs sauvages, des violettes, des reines-des-prés et de ces petites fleurs roses qu'on appelle cresson élégant. Plus bas au bord de l'eau se trouvait une nouvelle plante dont les jolies fleurs avaient la forme d'étoiles d'un vert pâle délicat, et les feuilles celle de plumes grises. Je m'approchai et tendis la main pour en cueillir une.

« Sorcha ! Ne touche pas à ça ! » me lança Finbar d'un ton brusque.

Surprise, je levai les yeux. Finbar ne me donnait jamais d'ordres. S'il s'était agi de Liam, l'aîné, ou Diarmid, le second, j'aurais pu m'y attendre. Finbar se dirigea vers moi précipitamment, ne songeant plus aux grenouilles. Mais pourquoi lui prêter attention ? Il n'était pas beaucoup plus âgé que moi, et ce n'était qu'une fleur. Je l'entendis insister « Sorcha, non... » alors que mes petits doigts cueillaient une des tiges à l'aspect si doux.

La douleur me traversa ; la main comme en feu, chauffée à blanc, le visage tordu jusqu'à l'agonie, je hurlai en avançant tant bien que mal le long du chemin, mes fleurs oubliées à mes pieds. Finbar m'arrêta sans ménagement, les mains sur mes épaules, me coupant dans ma course folle.

« Une fleur d'étoile », m'expliqua-t-il, étudiant ma main avec attention, alors qu'elle enflait et virait à un rouge alarmant. Les jumeaux avaient déjà accouru, alertés par mes

cris. Cormack, solide, me tenait fermement, tandis que je me débattais et hurlais de douleur. Conor déchira un bout de sa chemise sale. Finbar avait trouvé deux brindilles pointues et s'était mis à retirer délicatement, une à une, les minuscules épines semblables à des aiguilles que la fleur d'étoile avait plantées dans ma tendre chair. Je me souviens de la pression des mains de Cormack sur mes bras alors que je respirais péniblement entre deux sanglots, et j'entends encore la voix de Conor, une voix posée, tandis que les longs doigts habiles de Finbar continuaient leur travail avec constance.

« ... et elle s'appelait Deirdre, la Dame de la Forêt, mais nul ne l'a jamais vue, sauf la nuit, si tu te promènes le long des chemins bordés de bouleaux, tu apercevras peut-être sa haute silhouette enveloppée d'une cape bleu nuit et ses longs cheveux sombres et sauvages flottant derrière elle, et sa petite couronne d'étoiles... »

Une fois l'opération finie, ils pansèrent ma main du bandage de fortune de Conor et de quelques pétales de souci pilés. Le lendemain matin, j'allais déjà mieux. À notre retour à la maison, ils ne dirent pas un mot à mes frères aînés ; ils ne racontèrent pas ma sottise.

Dès lors, je sus ce qu'était une fleur d'étoile, et je me mis à apprendre quelles autres plantes pouvaient blesser ou guérir. Un enfant qui grandit à l'état semi-sauvage dans la forêt apprend les secrets qui s'y cachent par le seul effet du bon sens. Les champignons comestibles et les vénéneux. Le lichen, la mousse et les plantes rampantes. Les feuilles, les fleurs, les racines et l'écorce. À travers les forêts sans fin, de grands chênes, d'imposants frênes et de tendres bouleaux abritaient une multitude de plantes. J'appris où les trouver, quand les cueillir, comment les utiliser en baume, en onguent ou en infusion. Mais cela ne me suffisait pas. Je par-

lais avec les femmes âgées du village jusqu'à ce qu'elles en aient assez de moi, j'étudiais les manuscrits que je trouvais, et je faisais des expériences par moi-même. Il y avait toujours plus à apprendre, et toujours quelque chose à faire.

Quand cela commença-t-il ? Quand mon père rencontra ma mère, qu'il en tomba amoureux et choisit un mariage d'amour ? Ou est-ce quand je suis née ? J'aurais dû être septième fils d'un septième fils, mais la déesse nous joua un tour, et je naquis fille. Et après m'avoir mise au monde, ma mère mourut.

On ne peut pas dire que mon père se soit laissé aller à sa douleur. Il était trop fort pour ça, mais lorsqu'il la perdit, une lumière en lui s'éteignit. Il n'en avait plus que pour ses assemblées et sa lutte pour le pouvoir, et tout ce qu'il réglait derrière des portes fermées. C'était tout ce qu'il comprenait, tout ce qui lui importait. Ainsi, mes frères grandirent à l'état sauvage dans la forêt entourant le donjon de Septenaigue. Je n'étais peut-être pas le septième fils des contes d'antan, celui aux pouvoirs magiques et à la bénédiction du peuple des fées, mais malgré tout je suivais mes frères, et ils m'aimaient et m'élevaient aussi bien qu'un groupe de garçons le pouvait.

Notre domaine tenait son nom des sept rivières qui coulaient des collines pour se jeter dans le grand lac entouré d'arbres. C'était un cadre isolé, calme, étrange, bien gardé par des hommes silencieux qui se faufilaient dans les bois, vêtus de gris, et qui tenaient leurs armes affûtées. Mon père ne prenait pas de risques : lord Colum de Septenaigue avait le peuple le mieux protégé et le plus secret de ce côté-ci de Tara. Tous le respectaient. Beaucoup en avaient peur. En dehors de la forêt, aucun séjour n'était vraiment sûr. Les chefs de clan se battaient contre les chefs de clan, les rois

contre les rois. Certains ennemis traversaient la mer pour attaquer nos côtes. On pillait des lieux d'étude et de culte chrétiens, on tuait leurs habitants pacifiques ou on les contraignait à prendre la fuite. Parfois, de désespoir, les saints frères prenaient les armes. La foi antique devenait clandestine. Les Scandinaves convoitaient nos rives et avaient établi un campement maritime à Dublin pour y passer l'hiver, ce qui impliquait que l'insécurité régnait tout au long de l'année. Même moi j'avais vu leur œuvre, car il existait des ruines à Killeavy, où les assaillants avaient tué les saintes femmes et détruit leur sanctuaire. Je ne m'y étais rendue qu'une fois. Une ombre y planait. En marchant parmi les pierres brisées, on percevait encore l'écho de leurs cris.

Mais avec mon père c'était différent. L'autorité de lord Colum était incontestée. Au sein du cercle des collines couvertes de la forêt ancestrale, les frontières de son territoire étaient aussi sûres qu'il était possible en ces temps troublés. Pour ceux qui ne la respectaient pas, qui ne la comprenaient pas, la forêt était impénétrable. Un homme ou un groupe d'hommes qui ne connaissait pas sa route pouvait se perdre sans espoir de retrouver son chemin, en proie à un brouillard inattendu, aux branchages, à des chemins trompeurs et à d'autres obstacles ; des forces plus anciennes, qu'un Viking ou un Briton ne pouvait espérer comprendre. La forêt nous protégeait. Notre terre ne craignait pas les maraudeurs, qu'il s'agisse d'agresseurs venus de l'autre côté de la mer ou de voisins tentant d'ajouter quelques hectares de pâturage à leur territoire ou quelques belles têtes à leur bétail. Ils avaient peur de Septenaigue et se tenaient à distance.

Cependant, Père nous parlait peu des Scandinaves et des Pictes. Il n'en avait pas le temps : nous avions notre propre

combat à mener. Nous étions en guerre contre les Britons, et plus particulièrement une de leurs familles que l'on connaissait sous le nom de Boisduhaut. C'était une querelle de longue date et je ne m'y intéressais guère. Après tout j'étais une petite fille, et j'avais mieux à faire. De plus, je n'avais jamais vu de Briton, de Picte ni de Scandinave et ils me semblaient moins réels que les monstres des contes, dragons et géants.

Père était absent la plupart du temps : il nouait des alliances avec nos voisins, surveillait ses avant-postes et ses tours de guet, et recrutait des hommes. J'aimais ces moments où nous pouvions passer nos journées à explorer la forêt, à grimper aux grands chênes, à mener des expéditions sur le lac comme bon nous semblait. Nous dormions à la belle étoile si nous le souhaitions. Je découvrais où trouver des mûres, des noisettes et des pommes sauvages, comment allumer un feu même avec du bois humide, et faire cuire des courges ou des oignons sur du charbon. J'appris à me faire un abri de fougères et à manœuvrer correctement un radeau.

J'aimais vivre en plein air et sentir le vent sur mon visage. Cependant, je ne cessais d'étudier l'art des guérisseurs car je sentais bien au fond de moi que c'était là mon vrai destin. Nous savions tous lire, mais Conor était de loin le plus doué dans ce domaine. De vieux manuscrits et parchemins étaient cachés tout en haut de la tour de pierre qui nous servait de demeure. Je les dévorais dans ma quête de connaissances, et considérais cela comme tout à fait normal puisque je ne connaissais que ce mode de vie. Je ne soupçonnais pas que d'autres jeunes filles de douze ans puissent apprendre à broder avec soin, à se coiffer entre elles pour se faire des diadèmes de tresses très élaborés, à chanter et danser. Je ne

savais pas que peu d'entre elles avaient appris à lire, et que les livres et les parchemins qui se trouvaient à l'abri en haut de notre tour étaient des trésors inestimables en cette époque de destructions et de pillages. Dans son cocon caché par les arbres, protégé du reste du monde par des forces ancestrales, notre domaine était vraiment un lieu à part.

Quand mon père était là, tout changeait. Non pas qu'il s'intéressât beaucoup à nous : ses visites étaient de courte durée, et principalement consacrées à des assemblées et des réunions. Mais il regardait les garçons s'entraîner à l'épée, au bâton ou au lancer de hache à cheval, alors qu'ils allaient et venaient au galop. On ne savait jamais vraiment ce que Père pensait car ses yeux ne trahissaient en rien ses émotions. C'était un homme de forte carrure, à l'air sévère : tout en lui évoquait la discipline. Il s'habillait simplement, mais quelque chose dans son maintien vous faisait comprendre au premier regard qu'il était à la tête de son peuple. Il portait ses cheveux bruns soigneusement attachés sur la nuque. Où qu'il aille, de l'intérieur du château à la cour, des chambres aux écuries, ses deux grands lévriers irlandais le suivaient à pas de loup. C'est le seul luxe qu'il se soit jamais accordé, il me semble. Cependant, même ces chiens avaient leur utilité.

À chacun de ses retours, il nous accueillait tous et étudiait nos progrès comme si nous étions des plantes qui seraient peut-être un jour enfin arrivées à maturité pour la moisson. Nous détestions ce rituel, ce défilé familial, bien qu'il devint plus aisé pour les garçons d'y faire face une fois atteint l'âge adulte. Aux yeux de Père, ils pouvaient alors lui être utiles. Lors de ce passage en revue, le domestique auquel incombaît à ce moment-là la tâche ingrate de nous surveiller s'évertuait à nous rendre présentables au plus vite avant

qu'on ne nous réunisse tous dans la grande salle. Père s'asseyait sur son trône en chêne ; ses hommes à distance respectable, ses chiens à ses pieds, calmes mais vigilants.

Il appelait les garçons un à un, les recevant aimablement. Il commençait toujours par Liam et poursuivait du second jusqu'au cadet. Il interrogeait brièvement chacun sur ses progrès et sur ce qu'il avait fait depuis son départ. Cela pouvait prendre un certain temps : après tout, mes six frères devaient se soumettre à l'exercice, et moi aussi. Je ne connaissais aucune autre forme de relation aux parents, et par conséquent je considérais cela comme la norme. Si mes frères se souvenaient d'une époque où il en allait autrement, ils n'en parlaient pas.

Les garçons grandirent très vite. Dès l'âge de douze ans, Liam suivit un entraînement militaire intensif et passa de moins en moins de temps avec nous, dans notre monde joyeux et indiscipliné. Peu après, Diarmid gagna une place aux côtés de son frère grâce à son habileté à manier la lance. Ils partirent tous deux chevaucher avec les guerriers de mon père bien plus tôt que je ne l'aurais voulu. Cormack était impatient d'avoir l'âge de les rejoindre. L'entraînement que tous les garçons recevaient du maître d'armes de Père ne suffisait pas à satisfaire sa soif d'excellence. Padriac, le plus jeune, était doué avec les animaux et avait un don pour les soigner. Lui aussi apprit à monter à cheval et à manier l'épée, mais la plupart du temps il s'occupait de vaches en train de mettre bas, ou soignait des taureaux de concours blessés d'un coup de corne par des rivaux.

Nous autres étions différents. Conor était le jumeau de Cormack, mais d'un caractère à l'opposé. Conor avait toujours aimé apprendre ; enfant, il avait conclu un accord avec un ermite chrétien qui vivait dans une grotte surplombant la

rive sud du lac à flanc de coteau. Mon frère apportait au père Brien du poisson frais et des herbes de notre jardin, parfois une ou deux miches de pain chipées aux cuisines ; en échange, ce dernier lui apprenait à lire. Je me souviens très bien de cette époque. Conor s'asseyait sur un banc aux côtés de l'ermite pour se plonger dans un débat philosophique ou linguistique pointu tandis que Finbar et moi nous mettions dans un coin, en tailleur, à même le sol, sans un bruit. Nous emmagasinions tous trois les connaissances avec aisance et rapidité, ce qui, dans notre monde reclus, nous paraissait tout à fait normal. Nous apprîmes ainsi la langue des Britons, dure et saccadée, dépourvue de toute musique. En apprenant l'idiome de notre ennemi, nous découvriions l'histoire de son peuple.

À une époque, il avait été semblable au nôtre : féroce, fier, riche d'histoires et de chansons. Mais sa terre, facile d'accès et vulnérable, avait été envahie à de nombreuses reprises, jusqu'à ce que son sang se mêle à celui des Romains et des Saxons. Lorsque enfin un semblant de paix y régna à nouveau, la race originaire de ces terres n'existait plus, et de l'autre côté de la mer se trouvait désormais un tout nouveau peuple. C'est ce que le saint père nous expliqua.

Tout le monde avait une histoire à raconter sur les Britons. On les reconnaissait à leurs cheveux clairs, leur haute taille, et à leur manque cruel de savoir-vivre. Ils avaient été les instigateurs de la querelle en s'emparant de quelque chose d'intouchable, de si sacré aux yeux de notre peuple que le voler revenait à nous arracher le cœur. C'était l'origine de notre guerre : la Petite Île, la Grande Île et l'Aiguille. Des sites des plus mystérieux. Des sites abritant les plus grands secrets. Le cœur même de notre foi antique. Pas un Briton n'aurait dû poser le pied sur ces îles. L'ordre ne

régnerait pas tant que les Britons n'en seraient pas chassés pour de bon. C'est ce que tout le monde disait.

Il était évident que Conor n'avait pas l'âme d'un guerrier. Mon père, qui avait de nombreux fils, l'accepta à contre-cœur. Il se rendait peut-être compte qu'un érudit au sein de la famille pourrait être utile. Il fallait bien établir des archives, tenir les comptes, dessiner des cartes, et le scribe se faisait vieux. Par conséquent, Conor trouva sa place au domaine et s'attela à sa tâche avec satisfaction. Ses journées étaient bien remplies, mais il trouvait toujours du temps pour Finbar et moi, et nous devînmes très proches, liés tous trois par notre soif de savoir et une profonde compréhension mutuelle qui se passait de mots.

Quant à Padriac, il touchait à tout, mais il aimait surtout étudier les objets pour comprendre leur fonctionnement. Il posait des questions aux gens jusqu'à les rendre fous. Padriac était le seul capable de faire baisser sa garde à Père : on pouvait parfois distinguer l'ombre d'un sourire sur les traits austères de Colum lorsqu'il observait son plus jeune fils. Moi, il ne me souriait jamais. Ni à Finbar. Selon celui-ci, c'était à cause de notre ressemblance avec notre défunte mère. Nous seuls avons hérité de ses cheveux bouclés et indisciplinés. J'avais ses yeux verts, et Finbar son caractère impassible. De plus, en naissant, je l'avais fait mourir. Il n'était pas étonnant que Père ait du mal à me regarder. Mais lorsqu'il s'adressait à Finbar, ses yeux étaient de glace. Et un jour plus particulièrement : c'était peu avant qu'elle n'entre dans nos vies, en modifiant le cours pour toujours. Finbar avait alors quinze ans ; ce n'était pas encore un homme mais pourtant déjà plus un enfant.

Père nous avait fait appeler et nous étions tous réunis dans la grande salle. Finbar se tenait devant le trône de lord Colum, droit comme un piquet, dans l'attente des questions rituelles. Liam et Diarmid n'avaient plus à subir ce supplice puisqu'ils étaient des hommes à présent. Cependant, ils faisaient acte de présence car ils savaient que cela nous rassurait.

« Finbar, j'ai parlé à tes professeurs. »

Silence. Les grands yeux gris de Finbar semblaient transpercer ceux de Père.

« Ils me disent que tu t'améliores, et je m'en réjouis. » Malgré ces compliments, le regard de Père était froid, son ton détaché. Liam lança un regard à Diarmid, qui grimaca en retour, comme pour dire : *Nous y voilà.*

« Il semblerait cependant que ton attitude laisse grandement à désirer. On me dit que tu n'as pas fait beaucoup d'efforts, ni preuve d'un grand intérêt, pour parvenir à ce résultat, et que tu t'absentes souvent de l'entraînement sans excuse valable. »

Un autre silence. À ce moment précis, il eût sans doute été bon de dire quelque chose afin d'éviter les ennuis ; un simple « Oui, Père » aurait suffi. Le silence de Finbar était une insulte en soi.

« As-tu une explication à me fournir, jeune homme ? Et cesse donc ces regards insolents, je veux une réponse ! »

Père se pencha, approchant son visage de celui de Finbar, et son expression me fit frissonner et me rapprocher de Conor. Il aurait fait peur à un homme adulte. « Tu es désormais en âge de rejoindre tes frères à mes côtés, du moins tant que je reste au domaine ; et bientôt de nous accompagner sur le champ de bataille. Mais le mutisme insolent n'a pas sa place au cours d'une campagne. Un homme doit

apprendre à obéir sans poser de questions. Allons, parle ! Comment expliques-tu ton comportement ? »

Mais Finbar n'avait pas l'intention de répondre. *Si je n'ai rien à vous dire, je ne parlerai pas.* Je savais qu'il avait ces mots à l'esprit. Je serrai la main de Conor. Nous avons déjà été témoins de la colère de Père par le passé. Il serait stupide de la provoquer.

« Père, intervint Liam, diplomate, peut-être... »

— Assez ! Ton frère n'a pas besoin que tu parles en son nom. Il a une langue et un esprit qui lui sont propres, qu'il s'en serve. »

Finbar semblait parfaitement calme. Vu de l'extérieur, il paraissait posé. Moi seule, qui partageais chacun de ses souffles, ses peines et ses joies comme si elles étaient miennes, moi seule ressentis la tension en lui et compris le courage qu'il lui fallut pour prendre la parole.

« Je vais vous répondre », dit-il. Il parlait doucement. « Monter à cheval, manier l'épée et tirer à l'arc sont des enseignements nécessaires. Ces connaissances me serviront à me défendre, à défendre ma sœur ou à aider mes frères s'ils sont en danger. Mais épargnez-moi vos campagnes. Je refuse d'y prendre part. »

Mon père avait peine à y croire et il était encore trop surpris pour se mettre en colère à l'instant. Mais ses yeux devinrent plus froids encore. Il ne s'était certainement pas attendu à une telle confrontation. Liam ouvrit la bouche pour s'exprimer à nouveau, mais Père le fit taire d'un regard menaçant.

« Explique-toi », invita-t-il Finbar poliment, tel un prédateur entraînant son repas dans un piège de miel. « Est-il possible que tu ignores la menace qui pèse sur nos terres, sur l'essence même de nos vies ici ? On t'a enseigné tout cela : tu

as vu les miens revenir couverts de sang du combat, tu as vu les ravages infligés par les Britons aux hommes et à la terre. Tes propres frères jugent honorable de se battre aux côtés de leur père afin que vous puissiez vivre en paix et dans la prospérité. Ils risquent leurs vies pour reconquérir nos précieuses îles, arrachées à notre peuple par ces moins-que-rien il y a tant d'années. As-tu si peu confiance en leur jugement ? Où as-tu appris ces bêtises ? "Épargnez-moi vos campagnes"...

— Je l'ai vu de mes propres yeux, répondit simplement Finbar. Alors que, saison après saison, vous poursuivez ceux que vous tenez pour vos ennemis à travers terres et mers, vos villageois tombent malades et meurent, sans maître à qui demander de l'aide. Les moins scrupuleux exploitent les plus faibles. On néglige les cultures, le bétail et les volailles. La forêt nous protège, et c'est une chance, car dans le cas contraire votre maison et votre peuple seraient aux mains des Finnghaill\* depuis longtemps. »

Père inspira profondément. Ses hommes reculèrent d'un pas. « Je t'en prie, continue, dit-il d'une voix d'outre-tombe. Tu es un expert en Scandinaves, à ce que je vois.

— Peut-être..., intervint Liam.

— Silence! » Ce fut un cri, cette fois, qui interrompit Liam avant qu'il ait pu s'exprimer. « C'est une affaire entre ton frère et moi. Vas-y, parle, mon garçon ! À quels autres aspects de mon intendance trouves-tu à redire, dans ta grande sagesse ? N'hésite pas, tu es d'une telle franchise !

— Cela ne suffit-il pas ? »

Je décelai enfin une pointe d'hésitation dans la voix de Finbar. Après tout, il était encore jeune.

\* Le nom *Finnghaill* désigne les Norvégiens. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

« Vous préférez poursuivre un ennemi lointain plutôt que de mettre de l'ordre dans les affaires de votre propre domaine. Vous considérez les Britons comme des monstres. Ne sont-ils pas des hommes tout comme nous ?

— Ce serait trop d'honneur que de les qualifier d'hommes », répondit mon père, piqué au vif par cette remarque qui le poussa enfin à exposer ses arguments. Sa voix était dure et exprimait une colère grandissante. « Ils viennent sur nos terres avec leurs idées diaboliques et leurs coutumes barbares pour s'approprier ce qui nous revient de droit. Supporterais-tu de voir ta sœur soumise à leur brutalité ? Ta maison salie ? Tes arguments reflètent ton ignorance des faits et les lacunes de ton éducation. Que vaudra ta belle philosophie quand tu seras face à l'ennemi prêt à frapper, ton épée à la main ? Réveille-toi, mon garçon. Il existe un monde réel au-delà du domaine, où les Britons se dressent, les mains couvertes du sang de nos proches. Il est de mon devoir, et du tien, de nous venger et de reprendre ce qui nous appartient. »

Finbar n'avait pas détourné son regard de celui de Père.

« Je suis conscient de tout cela, répondit-il, toujours aussi calme. Les Pictes et les Vikings ont également semé le trouble sur nos côtes. Ils ont laissé des traces dans notre esprit, bien qu'ils n'aient pu nous détruire. Je le reconnais. Mais les Britons ont, comme nous, perdu des terres et des vies lors de ces attaques. Nous ne comprenons pas réellement leur dessein : pourquoi s'emparer de nos îles ? Pourquoi perpétuer cette vieille querelle ? Il serait peut-être plus judicieux de s'allier à eux pour combattre nos ennemis communs. Mais non : votre stratégie, comme la leur, consiste à tuer et à mutiler sans jamais chercher à comprendre. Un jour, vous perdrez vos fils au combat, de la même façon que

vous avez perdu vos frères, en poursuivant aveuglément un objectif confus. Pour gagner cette guerre, il vous faut communiquer avec votre adversaire. Apprendre à le comprendre. Dans le cas contraire, il sera toujours plus malin que vous. Si vous suivez cette voie, votre avenir ne sera que mort, souffrance et regrets. Beaucoup vous suivront, mais pas moi. »

Son propos était étrange ; son ton me fit froid dans le dos. Je sus alors qu'il disait la vérité.

« Je ne veux plus entendre un mot de ta part ! tonna Père en se levant. Tu parles comme un imbécile de choses que tu ne comprends pas. Je frémis d'horreur à l'idée qu'un de mes fils puisse être si mal informé et si présomptueux. Liam !

— Oui, Père ?

— Veille à ce que ton frère soit équipé pour chevaucher avec nous la prochaine fois que nous voyagerons vers le nord. Il veut comprendre l'ennemi. Ce sera peut-être le cas s'il est lui-même témoin du sang versé sur les champs de bataille.

— Oui, Père. » La voix et l'expression du visage de Liam reflétaient une neutralité qu'il avait appris à maîtriser. Cependant, il tourna vers Finbar un œil empreint de compassion. Il s'assura seulement que Père ne le regardait pas à ce moment précis.

« Et maintenant, où est ma fille ? »

Je m'avançai malgré moi et effleurai la main de Finbar en le croisant. Il était blême, et la colère se lisait dans ses yeux. Je me tenais devant Père, envahie de sentiments contradictoires et confus. Un père n'était-il pas censé aimer ses enfants ? Ne se rendait-il pas compte du courage qu'il avait fallu à mon frère pour s'exprimer ainsi ? Finbar voyait le monde sous un angle qui ne nous était pas accessible. Père

aurait dû le savoir, car d'aucuns disaient que notre mère possédait le même don. S'il avait pris le temps d'écouter, il aurait su. Finbar pouvait voir l'avenir, et celui qui ignorait ses avertissements le faisait à ses risques et périls. C'était un don rare, dangereux et pesant. Certains parlaient de double vue.

« Approche-toi, Sorcha. »

J'étais en colère contre lui. Cependant, je cherchais sa reconnaissance. J'espérais ses louanges. Malgré tout, je ne parvenais pas à étouffer ce profond désir. Mes frères m'aimaient. Pourquoi Père ne m'aimait-il pas ? Voilà ce que je pensais en levant la tête vers lui. Je devais lui paraître une petite silhouette qui faisait peine à voir, maigre et négligée, dont les boucles tombaient en désordre sur ses yeux.

« Où sont tes chaussures, mon enfant ? » s'enquit Père avec lassitude. Son impatience commençait à se faire sentir.

« Je n'ai pas besoin de chaussures, Père, répondis-je sans réfléchir. Mes pieds sont endurcis, regardez », et je soulevai un pied fin et sale pour le lui montrer. « Pas besoin de tuer un animal pour que je puisse porter des chaussures. » J'avais répété cet argument devant mes frères jusqu'à ce qu'ils en aient assez et me laissent courir pieds nus si cela me plaisait.

« Quel domestique a la charge de cette enfant ? demanda Père brusquement, irrité. Elle n'a plus l'âge d'être livrée à elle-même tel un... tel un garnement de romanichel. Quel âge as-tu, Sorcha ? Neuf ans, dix ans ? »

Comment pouvait-il l'ignorer ? Ma naissance ne correspondait-elle pas au jour où il avait perdu ce qu'il avait de plus cher ? Ma mère était morte le jour du solstice d'hiver, à peine vingt-quatre heures après ma naissance. Les gens disaient que j'avais eu de la chance que la Grosse Janis, la cuisinière, ait allaité son bébé à la même époque, et qu'elle

ait eu assez de lait pour deux, sans quoi je serais probablement morte aussi. Père ne comptait plus les nuits passées seul et les jours insipides écoulés depuis la mort de ma mère, signe sans doute qu'il avait su tourner la page de sa vie d'autrefois.

« J'aurai treize ans la veille du solstice d'hiver, Père », répondis-je en me grandissant autant que possible. Peut-être s'il me trouvait assez grande me parlerait-il correctement, comme il parlait à Liam ou Diarmid. Ou peut-être esquiverait-il un sourire, comme il le faisait parfois devant Padriac, qui était à peine plus âgé que moi. L'espace d'un instant, ses yeux très enfoncés et sombres croisèrent les miens. Je le regardai fixement de mes grands yeux verts qui – si j'avais su ! – rappelaient ceux de ma mère.

« Assez », dit-il brusquement. À sa voix, nous savions déjà qu'il nous congédiait. « Faites sortir ces enfants, nous avons du travail. »

Il nous tourna le dos et s'absorba bientôt dans l'étude d'une grande carte que l'on déroulait sur la table en chêne. Seuls Liam et Diarmid pouvaient espérer rester : c'étaient des hommes à présent, dans la confiance des stratégies de mon père. Pour nous autres, c'était fini. Je reculai.

Pourquoi ai-je un souvenir si précis de cet incident particulier ? Peut-être est-ce le mécontentement de Père devant ce que nous devenions qui le poussa à faire un choix aux conséquences plus funestes que nous n'aurions pu l'imaginer. Ce qui est certain, c'est que notre bien-être fut une des excuses pour la faire venir à Septenaigue. Cet argument n'avait rien de logique, mais peu importait : Père devait bien savoir au fond de lui que Finbar et moi étions de forts tempéraments, dont l'esprit et l'âme étaient déjà façonnés, bien que pas tout à fait adultes, et que s'imaginer nous plier à une

volonté extérieure revenait à vouloir altérer le cours des marées ou empêcher la forêt de pousser. Mais il fut influencé par des forces qu'il ne pouvait comprendre. Ma mère les aurait reconnues. Je me suis souvent demandé par la suite ce qu'elle avait su de notre avenir. La double vue ne montre pas toujours ce que l'on veut voir, mais peut-être avait-elle une idée, alors qu'elle disait adieu à ses enfants, du chemin étrange et tortueux qui les attendait.

Dès que Père nous eut congédiés, Finbar disparut, une ombre se glissant le long des escaliers de pierre de la tour. Alors que je me retournais pour le suivre, Liam me fit un clin d'œil. Il avait beau être un jeune guerrier, il était toujours mon frère. Diarmid m'adressa également un large sourire, mais lorsqu'il se tourna vers Père, son visage ne laissait plus paraître que du respect.

Padriac se trouvait probablement quelque part dehors : il avait trouvé une chouette blessée dans les écuries, et il la soignait. Incroyable ce qu'il avait appris des mécanismes du vol en s'en occupant, disait-il. Conor travaillait avec le scribe du domaine et l'aidait dans ses calculs; il n'aurait pas une minute à lui avant un bon moment. Cormack était sans doute parti s'entraîner à l'épée ou au bâton. J'étais seule quand je montai, pieds nus, les marches de pierre qui menaient à la salle de la tour. De là, il était possible de grimper plus haut, sur un bout de toit couvert d'ardoises et entouré de petits créneaux qui ne nous auraient probablement pas arrêtés en cas de chute – ce qui ne nous empêchait pas d'y aller pour autant. C'était un cadre parfait pour se raconter des histoires, des secrets; pour s'isoler à deux en silence.

Comme je m'y attendais, il était là, assis sur le pan de toit le plus dangereux, les genoux pliés dans les bras, le visage indéchiffrable alors que son regard, par-delà les prés clos de

murets de pierre, les granges, les étables et les maisons, se posait sur la forêt aux couleurs gris cendré, vert velours et bleu vaporeux. Non loin, l'eau du lac jetait des reflets argentés. La brise un peu fraîche soulevait mes jupes alors que j'escaladais les ardoises pour m'installer à ses côtés. Finbar était complètement immobile. Je n'avais pas besoin de le regarder pour connaître son humeur : j'étais reliée directement à l'esprit de mon frère, comme une corde à son arc.

Nous restâmes silencieux un long moment, tandis que le vent emmêlait nos cheveux et que des mouettes nous survolaient, s'appelant et se répondant. Des voix nous parvenaient de temps à autre, et le bruit du métal sur le métal : les hommes de Père s'entraînaient dans la cour, et Cormack était parmi eux. Père en serait satisfait.

Doucement, Finbar sortit de son retranchement dans les profondeurs de son esprit. Ses longs doigts s'enroulèrent autour d'une mèche de cheveux.

« Que sais-tu des terres de l'autre côté de la mer, Sorcha ? me demanda-t-il calmement.

— Pas grand-chose, répondis-je, étonnée. Liam prétend que les cartes ne montrent pas tout ; il existe des terres dont même lui ne sait presque rien. Père affirme qu'il faut craindre les Britons.

— Il a peur de ce qu'il ne comprend pas, répondit Finbar. Qu'en est-il du père Brien et des siens ? Ils sont arrivés par l'est, par la mer, et ont fait preuve d'un grand courage en voyageant ainsi. Ils ont fini par se faire accepter ici et nous ont beaucoup apporté. Père ne cherche pas à connaître ses ennemis, ni à comprendre leurs objectifs. Il ne voit que la menace, l'affront, et il passe donc sa vie à les poursuivre, à tuer et mutiler sans se poser de questions. Et tout cela pour quoi ? »

Je réfléchis un instant à ce qu'il venait de dire.

« Mais tu ne les connais pas non plus, hasardai-je, suivant un raisonnement logique. Père n'est pas le seul à les estimer dangereux. Liam affirme que si les campagnes ne se poursuivaient pas jusqu'aux rives nord et est de l'île, nous serions un jour ou l'autre envahis, et nous perdriions tout. Peut-être pas seulement les îles, mais Septenaigue également. Alors les traditions seraient perdues pour toujours. C'est ce qu'il dit.

— Il a raison en quelque sorte, me répondit Finbar à ma grande surprise. Mais il existe deux facettes à chaque combat. Cela commence par quelque chose d'insignifiant, une simple remarque, un geste fait sans y penser. Tout part de là. Les deux camps peuvent être injustes. Les deux camps peuvent être cruels.

— Comment le sais-tu ? »

Il ne répondit pas. Il avait fermé son esprit au mien. Il refusait que nos pensées se mélangent ou que nous échangeions des images en silence comme nous le faisons si souvent pour communiquer mieux encore qu'avec des mots. Je réfléchis un instant mais ne trouvai rien à ajouter. Finbar mâchouillait une mèche de cheveux, qu'il portait longs et attachés sur la nuque. Ses boucles brunes, comme les miennes, avaient une volonté qui leur était propre.

« Je crois que nous avons aussi hérité de notre mère, finit-il par déclarer. Elle a laissé quelque chose d'elle en chacun d'entre nous. C'est une bonne chose pour Liam et Diarmid. Cela les empêchera de devenir comme lui. »

Je voyais ce qu'il voulait dire, sans tout à fait comprendre ses paroles.

« Liam a une âme de chef, continua-t-il, comme Père, mais pas exactement. Il fait preuve de discernement. Il est capable d'analyser un problème en toute objectivité. Ses

hommes mourraient pour lui. Ce sera probablement le cas un jour. Il en va autrement pour Diarmid. Ses hommes le suivraient jusqu'au bout du monde pour le plaisir. »

Je réfléchis à tout cela ; je me rappelai Liam prenant ma défense devant Père, et Diarmid m'apprenant à attraper les grenouilles pour ensuite les relâcher.

« Cormack est un guerrier, avançai-je. Mais il est bon, généreux. »

Après tout, l'histoire du chien l'avait bien prouvé. Un de nos lévriers irlandais s'était accouplé à un chien d'une autre race et avait donné naissance à des bâtards. Père voulut tous les noyer, mais Cormack en sauva un pour le garder : un petit animal maigrichon et moucheté qu'il appela Linn. Sa gentillesse fut récompensée par la dévotion sans faille dont seul un chien fidèle peut faire preuve. « Et enfin, Padriac. »

Finbar s'allongea sur les ardoises et ferma les yeux.

« Padriac ira loin, répondit-il. Il ira plus loin qu'aucun d'entre nous.

— Conor est différent », observai-je, sans pouvoir expliquer cette différence avec des mots. C'était assez indéfinissable.

« Conor est un érudit, précisa Finbar. Nous aimons tous les histoires, mais lui aime apprendre par-dessus tout. Mère connaissait de merveilleux contes d'antan, des énigmes et des croyances étranges qui la faisaient rire, si bien qu'on ne savait jamais si elle était sérieuse ou non. Conor a hérité de son amour des idées. Conor est... il est qui il est.

— Comment peux-tu te souvenir de tout cela ? » demandai-je, car je le soupçonnais d'inventer pour me faire plaisir. « Tu n'avais que trois ans quand elle est morte. Tu n'étais qu'un bébé.

— Je m'en souviens », affirma-t-il avant de détourner le visage. Je voulais qu'il continue de parler, car j'étais fascinée par ce qu'on pouvait me raconter de ma mère, moi qui ne l'avais jamais connue. Mais il se renferma dans son silence. La journée était bien avancée : les ombres des arbres étaient longues et s'étiraient sur l'herbe, loin sous nos pieds.

Le silence s'éternisa à nouveau, à tel point que je le crus endormi. Je remuai mes orteils : il commençait à faire froid. J'avais peut-être réellement besoin de chaussures.

« Et toi, Finbar ? » Inutile de poser la question. Il était différent. Différent de nous tous. « Que t'a-t-elle donné ? »

Il se retourna et me sourit, donnant ainsi à sa grande bouche une forme qui changeait complètement son visage.

« J'ai foi en moi, m'expliqua-t-il simplement. Je ferai ce qui est juste, sans faiblir, même quand cela deviendra difficile.

— C'était déjà bien assez difficile aujourd'hui », répliquai-je, repensant au regard glacé de Père et à l'effet qu'il avait eu sur Finbar.

*Ce sera bien plus difficile à l'avenir.* Je ne saurais dire si cette pensée venait de moi ou de mon frère. Elle me fit froid dans le dos.

Puis il s'exprima à voix haute : « Je serai toujours là pour toi, Sorcha, ne l'oublie jamais. Je serai là quoi qu'il advienne. C'est important. Maintenant partons, il est temps de redescendre. »

Quand je songe à notre enfance, je vois avant tout notre arbre. Nous nous y rendions souvent tous les sept : il fallait traverser la forêt en direction du sud, en amont du lac. À l'époque où je n'étais encore qu'un bébé, Liam ou Diarmid

me portaient sur leur dos ; une fois capable de marcher, je prenais mes frères par la main et ils m'aidaient à me dépêcher, me balançant parfois entre eux après m'avoir prévenue, « un, deux, trois », tandis que les autres couraient devant en direction du lac. Lorsque nous n'étions plus très loin, le silence se faisait parmi nous. Notre bouleau poussait sur une rive où une magie très ancienne était à l'œuvre et nos voix se taisaient dès que nous nous rassemblions sur l'herbe qui l'entourait.

Nous acceptions tous l'idée que cette terre était une porte sur l'autre monde, le royaume des esprits, des rêves et du peuple des fées. Nous n'en doutions pas. Nous avions grandi dans un monde si chargé de magie qu'elle faisait presque partie de la vie quotidienne. On ne rencontrait pas pour autant une fée à chaque fois que l'on partait cueillir des baies ou que l'on allait chercher de l'eau au puits, mais tout le monde connaissait l'ami d'un ami qui s'était enfoncé trop avant dans la forêt et n'avait pas reparu ; d'autres s'étaient aventurés dans un rond de sorcière, avaient disparu un moment et étaient revenus légèrement différents. La forêt pouvait être le théâtre d'événements pour le moins étranges. On pouvait disparaître pendant près de cinquante ans et revenir encore enfant ; mais on pouvait aussi s'égarer un instant aux yeux des mortels et réapparaître ridé et plié en deux par le poids des années. Ces histoires nous fascinaient mais ne nous rendaient pas plus prudents. Si cela devait arriver, cela arriverait, qu'on le veuille ou non.

Le bouleau avait une autre histoire. Il abritait l'esprit de notre mère, car il avait été planté par les garçons le jour de sa mort, à sa demande ; elle leur avait expliqué comment procéder. Liam et Diarmid avaient emporté leurs pelles jusqu'au site qu'elle leur avait décrit ; ils avaient creusé, enle-

vant l'herbe tendre, pour planter la graine ici, sur une rive plate et verdoyante surplombant le lac. Les plus jeunes avaient ensuite nivelé la terre et apporté de l'eau de leurs petites mains sales. Plus tard, quand je fus autorisée à sortir de la maison, nous y allâmes tous ensemble. Ce fut ma première fois : par la suite, nous nous y rendions deux fois par an, au solstice d'hiver et au solstice d'été.

Des animaux auraient pu manger ce petit arbre, et les vents froids d'automne briser ce tronc si frêle, mais il était protégé par un enchantement. Il poussa bien vite, en quelques années. Sa grâce émanait aussi bien de son austérité, quand ses branches étaient nues en hiver, que de sa beauté, lorsque ses feuilles argentées bruissaient en été. Je revois encore ce paysage de façon très nette, et nous sept assis en tailleur sur l'herbe entourant le bouleau. Nous ne nous touchions pas, mais nous étions aussi proches que si nous nous étions tenus par la main de toutes nos forces. Nous étions alors un peu plus âgés, mais toujours des enfants. J'avais cinq ans peut-être, Finbar en avait huit. Liam avait attendu que nous soyons en âge de comprendre avant de nous raconter cette histoire.

*... La chambre avait quelque chose d'effrayant. Il y régnait une odeur différente, étrange. Notre petite sœur qui venait de naître avait été emmenée ailleurs, mais il y avait beaucoup de sang, et des gens aux visages inquiets allaient et venaient en courant. Mère était extrêmement pâle, allongée là, ses cheveux bruns étalés autour d'elle. Mais elle nous donna la graine et nous précisa, à Diarmid et à moi : « Je veux que vous preniez cette graine et que vous la plantiez près du lac. Lorsque je mourrai, la graine commencera de*

*pousser, habitée d'une vie nouvelle. Ainsi, mes fils, je serai toujours là avec vous, et quand vous viendrez me voir, vous saurez que vous aussi êtes habités par cette magie unique qui nous unit les uns aux autres. Notre force vient de la magie, de la terre et du ciel, du feu et de l'eau. Observez le ciel tout là-haut ainsi que l'eau et ses profondeurs, et rendez à la terre tout ce qu'elle vous donne... »*

*Elle s'épuisait, et la vie lui échappait comme elle perdait son sang, mais elle nous sourit à tous les deux, et nous essayâmes de lui sourire en retour, les yeux pleins de larmes. Nous ne comprenions pas bien ce qu'elle nous disait, mais nous savions que c'était important. « Diarmid, reprit-elle, prends soin de tes petits frères. Partage tes rires avec eux. » Sa voix était de plus en plus faible. « Liam, mon fils, je crains que ce ne soit dur pour toi, pour un temps du moins. Tu seras leur guide, tu leur serviras d'exemple, et tu es bien jeune pour porter un si lourd fardeau.*

*— Je peux le faire », répondis-je en refoulant mes larmes.*

*Des gens s'affairaient dans la chambre, un médecin se parlait tout bas et secouait la tête, des femmes emmenaient les linges souillés de sang pour en apporter des propres, et quelqu'un voulut nous faire quitter la pièce à ce moment-là. Mère s'y opposa – non, pas encore – et les fit tous sortir, juste un instant. Puis elle nous demanda de nous approcher du lit pour nous dire au revoir. Père était dehors. Dans sa douleur, il se repliait déjà sur lui-même.*

*Elle parla doucement à chacun d'entre nous, sa voix faiblissant au fur et à mesure. Les jumeaux se tenaient de chaque côté de son lit, penchés vers elle, chacun le reflet de l'autre : des yeux gris semblables aux ciels d'hiver et des cheveux brillants, brun profond, de la couleur de châtaignes mûres.*

« *Conor, mon cœur, dit-elle, te souviens-tu du poème qui parlait du cerf et de l'aigle ?* » *Conor acquiesça, son petit visage très sérieux. « Alors récite-le pour moi, murmura-t-elle.*

— *“Mes pas se feront aussi légers que ceux du cerf dans la forêt, récita Conor, le front plissé de concentration. Mon esprit aussi pur que l'eau du puits sacré. Mon cœur aussi fort qu'un grand chêne. Mon âme déploiera ses ailes comme un aigle et prendra son envol. Telle est la voie de la vérité.”*

— *Bien, dit-elle. Ne l'oublie pas et apprends-le à ta sœur quand elle sera plus grande. Tu peux faire ça pour moi ?*

*Il acquiesça de nouveau d'un air solennel.*

« *Ce n'est pas juste !* » *s'écria Cormack, submergé par des larmes de colère. Il passa ses bras autour de son cou et serra bien fort. « Tu ne peux pas mourir ! Je ne veux pas que tu meures ! »*

*Elle lui caressa les cheveux et l'apaisa par des paroles rassurantes, et Conor fit le tour du lit pour prendre son frère par la main. Cormack se calma. Puis Diarmid souleva Padriac afin que Mère puisse les embrasser tous les deux un moment. Finbar se tenait à côté de son oreiller, immobile au point qu'on aurait pu l'oublier, la regardant faire ses adieux à ses enfants un à un. Il fut le dernier garçon vers lequel elle se tourna, et elle ne dit rien cette fois, mais lui fit signe de prendre la pierre taillée qu'elle portait au cou et de la mettre autour du sien. C'était un tout petit garçon, et le pendentif lui arrivait sous la taille. Il serra l'amulette dans son petit poing. Ces deux-là n'avaient pas besoin de se parler.*

« *Ma fille, murmura-t-elle enfin. Où est donc ma Sorcha ?* »

*Je sortis demander, et la Grosse Janis apporta le nouveau-né pour le poser dans les bras de notre mère, qui était*

*devenue trop faible pour tenir le petit bout emmailloté dans des couvertures en laine. Finbar s'approcha pour soutenir lui aussi de ses petites mains ce fragile fardeau.*

*« Ma fille sera forte, affirma Mère. La magie coulera dans ses veines et dans les vôtres aussi. Soyez fidèles à vous-mêmes et à vos frères et sœur, mes enfants. »*

*Elle s'allongea alors, les yeux clos, et nous sortîmes doucement, de sorte que nous ne fûmes pas présents lorsqu'elle mourut. Nous plantâmes ensuite la graine, et l'arbre qui se cachait à l'intérieur commença de pousser. Elle nous a quittés, mais l'arbre est toujours vivant, et c'est à travers lui qu'elle nous donne sa force, celle de tout le vivant.*

Mon père avait des alliés aussi bien que des ennemis. Les terres du Nord étaient divisées et abritaient beaucoup de peuples comme le sien, certains plus conséquents, la plupart bien moins nombreux que nous, chacun mené par un seigneur qui observait une trêve fragile avec ses voisins. Bien au sud de Tara résidait le Grand Roi et son épouse, mais l'isolement de Septenaigue était tel que leur autorité ne portait pas jusqu'à nous, ni nos disputes locales jusqu'à eux, semblait-il. Les alliances se nouaient à la table du conseil, se renforçaient par des mariages, et se rompaient souvent pour des problèmes de bétail ou de frontières. Nous menions de nombreuses campagnes ainsi que des raids, mais pas contre nos voisins, qui respectaient grandement mon père. Il existait par conséquent un accord tacite entre eux pour unir leurs forces contre Britons, Pictes et Scandinaves qui menaçaient tous nos rives avec leurs langues étranges et leurs coutumes barbares. Mais surtout contre les Britons qui avaient pétré l'impensable et s'en étaient tirés.

Je ne pouvais pas vraiment ignorer que nous détenions parfois des prisonniers, mais ils étaient surveillés de près, gardés avec une efficacité sinistre, et aucun de mes frères n'acceptait de m'en parler. Pas même Finbar. C'était étrange car, la plupart du temps, il gardait son esprit ouvert au mien, et je ne l'empêchais jamais de lire mes pensées. Je connaissais ses peurs et ses joies ; je ressentais avec lui les espaces ensoleillés de la forêt ainsi que les sombres recoins où la magie régnait en maître, les battements de cœur de la déesse dans la fraîcheur du printemps et les chemins parsemés d'ombres. Cependant, même à cette époque, il me cachait une partie de lui. Peut-être que, déjà, il cherchait à me protéger. Somme toute, les prisonniers restaient pour moi un mystère. Notre demeure était peuplée de hautes silhouettes en armure ; les échanges y étaient brefs, les arrivées et les départs précipités. Même en l'absence de mon père – ce qui était le cas la majeure partie de l'année –, une importante garnison demeurait, ainsi que le maître d'armes, Donal, qui dirigeait les hommes d'une main de fer.

C'était un visage de la maison. L'autre, plus domestique, restait secondaire. Nos quelques serviteurs s'affairaient de façon efficace, et les habitants du domaine faisaient leur part de besogne, car il fallait entretenir les murs de pierre, coiffer les maisons de chaume, travailler au moulin et traire les vaches. On devait conduire les troupeaux sur les hauteurs pendant l'été pour qu'ils profitent du peu de verdure ; les porchers s'efforçaient de suivre leurs bêtes capricieuses à travers bois, et les femmes filaient la laine et la tissaient. Notre intendant fut pris de fièvre et en mourut. Suite à cela, Conor devint responsable des finances quand Père n'était pas là, et il gagna peu à peu en autorité. Il faisait preuve d'une sobriété et d'une perspicacité peu communes pour un

garçon de seize ans, qui semblaient inspirer confiance aux soldats les plus endurcis. Il devint évident aux yeux de tous que Conor n'était pas un scribe du commun. En l'absence de Père, de petits changements furent mis en place discrètement : on assura une distribution méthodique de tourbe séchée aux habitants à temps pour l'hiver, et une salle fut mise à ma disposition, ainsi qu'une servante qui m'aidait à préparer les potions qu'elle apportait ensuite aux malades. Quand les fées s'étaient jouées du mari de Madge Petitpied et qu'il s'était noyé en sautant du haut des rochers dans le lac (ce qui expliquait que l'endroit s'appelle Saut de Petitpied), Conor avait fait en sorte que Madge vienne travailler pour nous à confectionner des pâtisseries et plumer les poulets en cuisine. Cela pouvait paraître insignifiant, mais c'était un début.

Finbar ne partit pas avec la campagne d'automne cette année-là. Malgré les ordres de Père, seuls Liam, Diarmid et, à son grand plaisir, le jeune Cormack partirent précipitamment par un beau matin frais. L'appel aux armes fut matinal et inattendu. Une fois n'est pas coutume, nous avions des invités : notre voisin le plus proche, Seamus Barberousse de Glencarnagh et plusieurs membres de sa famille. Mon père avait confiance en Seamus, c'était son plus proche allié. Mais même lui n'entraît pas dans la forêt sans une escorte formée des hommes de mon père, qui le retrouvaient à la frontière des deux domaines et assuraient sa sécurité jusqu'au donjon de Septenaigue.

Seamus était venu accompagné de sa fille âgée de quinze ans, dont la longue chevelure avait la même couleur frappante que celle de son père. Ses boucles étaient peut-être éclatantes, mais Eilis était une fille discrète, charnue et aux joues roses. À dire vrai, elle me semblait ennuyeuse com-

parée à mes frères. Nos invités étaient là depuis près de dix jours, et comme Eilis ne voulait jamais grimper aux arbres ni se baigner dans le lac, ni même m'aider à préparer mes breuvages ou mes réserves, je me lassai bientôt de sa compagnie et la laissai faire ce que bon lui semblait. Je m'étonnais de l'attention que lui portaient mes frères, car sa conversation – quand elle parlait – se limitait à des propos superficiels. Cela n'avait sûrement pas d'intérêt pour eux. Malgré tout, Liam, Diarmid puis Cormack se succédaient pour l'escorter patiemment à travers les jardins et autour du donjon, se penchaient pour saisir chacun de ses mots, apparemment fascinés, et lui tenaient la main pour l'aider à descendre des marches que j'aurais pu franchir en quelques sauts bien maîtrisés.

La situation était étrange et le devint plus encore – bien que le plus étrange fût qu'il me fallut si longtemps pour comprendre ce qui se passait. Au bout de quelques jours, elle montra sa préférence et s'attacha fermement à Liam. Lui que j'aurais cru le plus occupé de tous semblait toujours trouver du temps pour Eilis. Je remarquai une expression nouvelle sur son visage qui était désormais un visage d'homme, dur et long. C'était un message à l'intention de ses frères pour qu'ils gardent leurs distances, et ils le prirent en compte. Eilis partait se promener en forêt avec Liam, alors qu'elle s'y était refusée avec moi. Elle, si réservée à table, sentait quand les yeux sombres de Liam se posaient sur elle, alors qu'il était à l'autre bout de la salle bruyante; elle levait la tête timidement, soutenant son regard un instant, avant de rougir comme il se devait et de couvrir à nouveau ses yeux bleus de ses grands cils. Malgré cela, je restais dans l'ignorance, jusqu'à ce qu'un soir mon père tape sur la table pour obtenir le silence.

« Mes amis ! Mes chers voisins ! »

Le silence se fit parmi les invités. Les verres s'arrêtèrent à mi-chemin, n'ayant pas encore atteint les lèvres qui les attendaient, et l'expectative se fit sentir, comme si tous savaient ce que Père allait dire, tous sauf moi.

« Il est bon, en ces temps troublés, de festoyer ensemble, de boire et de rire, de partager le fruit de nos champs. Bientôt, à la pleine lune, nous devons de nouveau partir bravement à l'aventure, peut-être cette fois pour rendre nos rives sûres pour de bon. »

Quelques cris et sifflements acclamèrent ces propos, mais il était clair que l'on attendait la suite. « Pour l'heure, vous êtes les bienvenus chez moi. Il y avait bien longtemps que nous n'avions pas organisé un tel festin. »

Son air devint sévère un instant. Seamus Barberousse se pencha en avant, les joues rouges.

« Certes, et tu es un hôte généreux, Colum, nul ne dirait le contraire », articula-t-il, sa diction quelque peu altérée par la qualité de notre bière.

Eilis rougissait et baissait de nouveau les yeux vers son assiette. Du coin de l'œil, je surpris Cormack en train de donner de minces tranches de viande à sa chienne, Linn, qui s'était glissée sous la table malgré ses grandes pattes. Il prenait un bout de viande ou de poulet entre le pouce et l'index comme si de rien n'était, et peu après le grand museau à moustaches apparaissait et disparaissait; Cormack posait alors sa main vide sur le bord de la table, le regard fixé ailleurs avec le plus grand soin, ses fossettes légèrement creusées.

« Alors levons notre verre à l'heureux couple ! Que leur union soit longue et fructueuse, symbole d'amitié et de paix entre voisins. »

J'avais manqué quelque chose. Liam était debout, assez pâle, et ne pouvait s'empêcher de sourire, lui habituellement si sérieux. Puis il prit la main d'Eilis ; je remarquai enfin leur façon de se regarder et compris.

« Marié ? Liam ? m'exclamai-je, sans m'adresser à personne. Avec *elle* ? »

Mais tous riaient et applaudissaient ; même mon père avait l'air satisfait. Je vis le vieil ermite s'adresser doucement à Liam et Eilis au milieu de la foule. Gardant ma douleur pour moi, je m'éclipsai de la salle, loin des torches, des bougies et du bruit, et me rendis à la resserre qui était ma salle à moi. Mais je ne travaillai pas ; je m'assis dans l'embrasure profonde de la fenêtre et regardai fixement le jardin des cuisines dans l'obscurité. On apercevait un quartier de lune et quelques étoiles dans le noir du ciel. Doucement, les traits familiers du jardin se révélèrent à mes yeux, même si je les connaissais si bien que j'aurais pu les voir dans le noir absolu : la douce armoise bleu-vert, qui tenait les insectes à distance ; les extrémités jaunes d'une profusion de tanaïses, l'élégante lavande grise avec ses épis éclatants mauve et bleu, les murs de pierre dure couverts d'un peu de verdure tendre là où une plante grimpante avait prospéré par le passé. Il y en avait bien d'autres. Et derrière moi, sur des étagères, leurs huiles et essences brillaient d'un éclat discret dans des bouteilles, des bocaux et des creusets, pour soigner ou fournir un traitement palliatif. Leurs fleurs et feuilles séchées étaient suspendues au-dessus de moi en bouquets ordonnés. Une odeur délicate et apaisante planait dans le silence. J'inspirai profondément à plusieurs reprises. Il faisait très frais ; la vieille cape que j'avais accrochée à la patère sur la porte m'aida un peu, mais j'étais transie de froid. L'été touchait à sa fin.

Je dus passer un bon moment assise de la sorte, frigorifiée malgré cet environnement familial. C'était la fin d'une époque, et je ne voulais pas qu'elle s'achève. Mais je n'y pouvais rien. Je ne pus m'empêcher de pleurer. Les larmes coulaient abondamment et silencieusement sur mes joues, et je ne faisais aucun effort pour les essuyer. Au bout d'un moment, je discernai des bruits de pas sur les dalles, dehors, et on tapa doucement à la porte. J'aurais dû savoir que l'un d'eux allait venir. Nous étions si proches, tous les sept, qu'aucune blessure d'enfant ne pouvait passer inaperçue, aucune offense, réelle ou imaginaire, ne restait sans réponse, et aucune souffrance n'était endurée sans réconfort.

« Sorcha ? Je peux entrer ? »

Je m'attendais à voir arriver Conor, mais c'est Diarmid, mon deuxième frère, qui entra, se baissant pour passer sous le linteau, et posa sa haute silhouette sur un banc proche de ma fenêtre. La flamme de la bougie vacillait et faisait des jeux d'ombre et de lumière aux nuances très prononcées sur son visage. Il était mince et avait le nez droit. C'était Liam en plus jeune, hormis ses lèvres plus charnues, si promptes à former un sourire malicieux. Mais pour lors il était sérieux.

« Tu devrais revenir, déclara-t-il d'une voix qui trahissait son manque d'intérêt pour les mondanités. Ton absence a été remarquée. »

Ma gorge se serra, et j'essuyai mes joues humides avec un bout de la vieille cape. Je ressentais maintenant de la colère plutôt que du chagrin.

« Pourquoi les choses doivent-elles changer ? demandai-je, exaspérée. Pourquoi ne peuvent-elles rester comme elles sont ? Liam était heureux avant, il n'a pas besoin d'elle ! »

Diarmid ne se moqua pas de moi, et ce fut tout à son honneur. Il étendit ses jambes devant lui, apparemment en pleine réflexion.

« Liam est un homme désormais, finit-il par répondre. Les hommes se marient, Sorcha. Il aura des responsabilités ici, qu'il pourra partager avec sa femme.

— Il nous a, nous », répliquai-je, féroce. Diarmid sourit à cette remarque, creusant deux fossettes qui rivalisaient de charme avec celles de Cormack : je me demandai pourquoi Eilis ne l'avait pas préféré à Liam, qui était toujours sérieux.

« Écoute-moi, Sorcha. Peu importe où nous nous trouvons et ce que nous faisons, tous les sept, nous ne serons jamais vraiment séparés. Nous serons toujours là les uns pour les autres. Mais nous grandissons, et les adultes se marient, partent vivre ailleurs et laissent d'autres gens entrer dans leur vie. Un jour, cela t'arrivera à toi aussi.

— Moi ? » J'étais frappée d'horreur.

« Il faut que tu le saches. » Il se rapprocha de moi, me prit la main, et je remarquai que les siennes étaient grandes et rêches, des mains d'homme. Il avait dix-sept ans à présent. « Père songe déjà à te marier d'ici quelques années, et tu iras alors sans doute vivre dans la famille de ton mari. Nous ne resterons pas tous ici.

— Partir ? Je ne quitterai jamais Septenaigue ! C'est chez moi ! Je préférerais mourir plutôt que de partir ! »

Les larmes me montaient aux yeux une fois de plus. Je savais que je faisais l'idiot. Je n'étais pas ignorante au point de ne pas connaître le principe du mariage, des alliances et des attentes qui en découlaient. Seulement l'annonce soudaine des fiançailles de Liam m'avait porté un coup, et j'étais sous le choc : mon univers changeait, et je n'étais pas prête à l'accepter.

« Les choses changent, Sorcha, ajouta Diarmid d'un ton morne. Et pas toujours comme on l'aurait voulu. Nous ne souhaitions pas tous qu'Eilis soit destinée à Liam, mais il en est ainsi, et nous devons l'accepter.

— Pourquoi veut-il l'épouser, *elle*, de toute façon ? insistai-je puérilement. Elle est si ennuyeuse !

— Liam est un homme, continua Diarmid d'un air sévère, mettant visiblement de côté ses propres regrets. Et c'est une femme. Cela fait un bon moment que leur mariage a été arrangé. Ils ont de la chance de tenir l'un à l'autre, car l'accord avait été passé sans s'inquiéter de leurs sentiments. Elle sera une bonne épouse pour lui.

— Je refuse que mon mariage soit arrangé, affirmai-je, véhémentement. Jamais. Comment peut-on passer sa vie avec quelqu'un que l'on déteste ou à qui on ne peut se confier ? Je préférerais ne pas me marier du tout.

— Et devenir une femme vieille et sage, entourée de ses grogs et de ses potions végétales ? répliqua mon frère avec un large sourire. Eh bien, tu es bien assez laide pour ce destin. À vrai dire, je vois déjà se dessiner tes rides, grand-mère ! »

Je le frappai du poing sur le bras, mais je me rendis compte que je lui souriais en retour. Il me prit dans ses bras – une étreinte brève et assez ferme pour que je ne sombre pas à nouveau dans les pleurs.

« Allons, m'encouragea-t-il, lave-toi le visage, coiffe tes cheveux et allons affronter la fête encore un peu. Liam va s'inquiéter si tu t'absentes toute la nuit. Il a besoin de ton approbation, alors tu vas devoir faire bonne figure. »

Je ne dansai pas aux fiançailles, mais je me promenai parmi l'assemblée, j'embrassai Eilis sur ses joues roses et déclarai à Liam que j'étais heureuse pour lui. Mes yeux

rouges trahissaient assurément ce que je ressentais réellement, mais à la lueur des flambeaux, dans la fumée, et après avoir bu un peu plus de bière qu'à l'accoutumée, il ne parut pas le remarquer. Les autres me surveillaient; Diarmid, bienveillant, m'apportait de l'hydromel et s'assurait que je ne restais pas seule trop longtemps; Conor, quelque peu sévère, comme s'il ne comprenait que trop bien mes pensées égoïstes. Padriac et Cormack profitaient autant qu'ils le pouvaient de la présence de femmes, chose rare, et dansaient avec les plus jolies dames de compagnie d'Eilis. Si l'on en croyait les rires et les clins d'œil dont on pouvait être témoin, la jeunesse de mes frères n'était pas un obstacle à leur popularité. Finbar était en grand débat avec un vieux guerrier grisonnant du domaine de Barberousse.

Mon père était détendu; cela faisait bien longtemps que je ne l'avais pas vu ainsi. Ouvrir sa maison à des invités avait été pour lui une épreuve, mais une épreuve nécessaire à une alliance stratégique avec son voisin. Père m'avait vue revenir, et lorsque je me rendis utile en discutant avec le vieux chaperon d'Eilis, il m'approuva même d'un signe de tête. Il était clair, pensai-je amèrement, qu'une fille comme Eilis lui conviendrait parfaitement: une fille docile, douce et gentille, sans volonté propre. J'étais capable de jouer ce rôle ce soir, pour Liam, mais il ne devait pas s'attendre à ce que je m'y tienne.

La nuit passa lentement. L'hydromel et la bière coulaient à flots, les plats venaient et repartaient. On nous proposait ce qu'il y avait de mieux: du porc rôti, du pain de froment moelleux, des fruits épicés et un onctueux fromage au lait de brebis. Il y eut d'autres musiques et d'autres danses: les musiciens venaient du domaine de Seamus et compensaient leur manque de subtilité par leur vigueur. Les bras du joueur

de bodhran ressemblaient à ceux d'un forgeron, et le joueur de cornemuse avait un penchant pour l'hydromel. Les danseurs tapant du pied, les sifflements et les acclamations faisaient un tel vacarme qu'il fallut quelques minutes aux invités pour remarquer le brouhaha provenant de la grande porte, le métal s'entrechoquant et les cris. Le bruit des festivités mourut progressivement, et la foule s'écarta pour laisser passer les hommes de mon père. Ils étaient peu nombreux et arboraient toujours leur armure de combat et leurs épées nues. Ils s'avancèrent jusqu'au trône de Père; ils traînaient parmi eux un prisonnier dont je ne voyais pas le visage mais dont les cheveux, tenus en arrière avec force par une poigne vigoureuse, absorbaient la lueur des torches et brillaient comme des vagues d'or étincelant.

« Lord Colum! s'exclama le capitaine d'une voix retentissante. Je regrette d'interrompre ainsi vos réjouissances.

— En effet, répondit mon père de son ton le plus glacial. Il doit s'agir d'affaires de la plus haute importance pour justifier une telle intrusion. Qu'y a-t-il? J'ai des invités. »

Cette interruption le contrariait, mais il portait déjà la main à son épée. Lord Colum connaissait bien ses hommes : ils n'auraient pas risqué de provoquer sa colère de la sorte pour rien. Il redevint instantanément vigilant, agissant en professionnel. À ses côtés, Seamus Barberousse était affalé sur sa chaise et arborait un sourire béat qu'il n'adressait à personne en particulier. Il s'était peut-être un peu trop laissé aller ce soir, mais son hôte était parfaitement sobre.

« Un prisonnier, monseigneur, comme vous pouvez le constater. Nous l'avons trouvé sur la rive nord du lac, seul, mais il doit certainement y en avoir d'autres comme lui dans les environs. Il ne s'agit pas d'un simple soldat, lord Colum. »

Il y eut un mouvement brusque, et le discours du guerrier fut interrompu par son prisonnier qui se débattait pour se libérer de ses entraves. Les gens se bousculaient pour mieux voir, mais à travers la foule je n'apercevais que ses cheveux chatoyants couleur de l'or, le poing solide de l'homme qui les tenait et la façon qu'avait le prisonnier de se tenir bien droit, comme s'il était la seule personne qui comptait au monde.

Je me faufilai sous quelques bras, me frayai un chemin pour passer devant un groupe de jeunes filles qui chuchotaient, puis grimpai sur le large banc de pierre qui bordait la grande salle. Un autre pas mal assuré sur le rebord d'un pilier me permit d'obtenir une vue dégagée, dominant bien la foule qui parlait à voix basse et tendait le cou. La première chose que j'aperçus fut Finbar, perché exactement au même endroit de l'autre côté de la salle. Son regard passa au-dessus de moi et s'arrêta sur le prisonnier.

Le visage de l'homme était couvert de bleus, son nez avait saigné, et, à y regarder de plus près, ses boucles éclatantes étaient mêlées de sueur et de sang sur son front. Sous les boucles, ses yeux foudroyaient mon père du regard. Il était jeune, blessé, rempli de désespoir et de haine. C'était le premier Briton que je voyais.

« Qui es-tu et que viens-tu faire ici ? s'enquit mon père. Parle, car le silence ne t'apportera rien de bon, ça je peux te le garantir. Nous n'avons d'autre accueil pour les gens de ton espèce que la mort, car nous savons bien quel dessein vous amène sur nos terres. Qui t'a envoyé ici ? »

Le jeune homme se redressa, tirant avec mépris sur les cordes qui liaient étroitement ses mains dans son dos. Il cracha avec une étonnante précision sur les chaussures de Père. Aussitôt, un de ses gardiens resserra la corde, tordant ses bras encore un peu plus, et l'autre le frappa au visage de

toutes ses forces avec son gantelet, laissant une marque rouge sur ses lèvres et sa joue. Les yeux du jeune homme exprimaient ressentiment et fureur, mais il serra les dents avec détermination et ne dit pas un mot. Père se leva.

« Ce n'est pas un spectacle pour les dames, et il n'a pas sa place dans ce hall de festivités, annonça-t-il. Il est peut-être temps de se retirer. » Il balaya l'assemblée d'un regard lourd de sens, parvenant à remercier et à faire ses adieux à ses invités en un instant. « Que les hommes soient prêts pour un départ matinal. Il semblerait que notre expédition ne puisse plus attendre jusqu'à la pleine lune. Entre-temps, nous verrons ce qu'a ce visiteur indésirable à nous dire. Mes invités, je regrette la fin prématurée de notre festin. »

En un instant, le donjon redevint un site de préparation de campagne. Eilis et ses dames regagnèrent rapidement leurs chambres; Seamus les suivit peu après, et bientôt il ne resta plus que Père et une poignée d'hommes de confiance. Quelque part dans tout cela, le prisonnier avait été traîné dehors, toujours silencieux dans sa rage. Si des instructions avaient été données à ses gardiens, je les avais manquées.

Dans la salle assombrie, Finbar et moi-même, chacun de son côté, nous dissimulions dans les ombres comme nous savions si bien le faire. Je ne saurais expliquer pourquoi je restai, mais l'événement qui allait tracer nos destins prenait déjà forme, bien que je n'en eusse pas conscience.

« ... déjà là, si proche. Cela veut dire qu'ils ont assez de renseignements sur nos positions pour être une réelle menace...

— ... il faut tous les tuer, mais vite, avant que les informations...

— Il faut qu'il parle. » Père avait prononcé cette phrase d'une voix autoritaire. « Dites-le-leur. Et qu'il parle cette

nuit, car le temps est un atout essentiel dans cet exercice. Nous partons à l'aube. Dites à vos hommes de dormir tant qu'ils le peuvent puis assurez-vous qu'ils soient prêts. » Il se tourna vers un homme plus âgé. « Vous superviserez l'interrogatoire. Assurez-vous qu'on le garde en vie. Un tel prisonnier pourrait se révéler un otage précieux, une fois qu'il ne nous servira plus à rien. Il est clair que nous n'avons pas affaire à un fantassin ordinaire. C'est peut-être même un membre de la famille Boisduhaut. Dites-leur de faire attention. »

L'homme acquiesça et quitta la salle tandis que les autres retournaient à leurs préparatifs. J'étais un peu triste pour Liam : à peine fiancé, il devait déjà repartir en campagne. Peut-être la vie était-elle ainsi faite quand on était un homme, mais cela me paraissait injuste.

« Sorcha! » Un murmure derrière moi manqua de me faire pousser un cri et révéler ma cachette. Finbar tira sur ma manche et m'entraîna silencieusement dehors, dans la cour.

« Ne t'approche pas de moi comme ça à pas de loup! » sifflai-je. Ses doigts sur mes lèvres me firent taire bien vite, et ce n'est qu'après avoir tourné au coin du donjon et vérifié que nul ne pouvait nous entendre qu'il se mit à parler.

« J'ai besoin de ton aide, me déclara-t-il à voix basse. Je ne voulais pas te le demander, mais je ne peux le faire tout seul.

— Faire quoi? » Il avait tout de suite piqué mon intérêt, bien que je n'eusse pas la moindre idée de ce dont il pouvait parler.

« On ne peut pas faire grand-chose pour l'instant, continua-t-il, mais nous pourrions l'aider à s'évader au petit matin, si tu me fournis ce dont j'ai besoin.

— Quoi ? répliquai-je. De quoi parles-tu ?

— Du poison », répondit Finbar. Il m'emmena aussitôt sous le porche, jusqu'aux jardins. Nous étions tous deux capables de nous déplacer rapidement et en silence sur toute sorte de terrain. Nous tenions cela de notre éducation semi-sauvage. À dire vrai, nous avions développé un certain nombre de compétences inhabituelles.

Une fois dans ma resserre, et les portes intérieure et extérieure verrouillées, je fis s'asseoir Finbar et lui demandai de s'expliquer. Il s'y refusa : son visage revêtait l'expression têtue qu'il prenait parfois lorsque la vérité était douloureuse mais qu'elle devait être révélée. S'il y avait une compétence que nous n'avions acquise ni l'un ni l'autre, c'était la capacité de mentir.

« Tu vas devoir t'expliquer, commençai-je. Tu ne peux pas me parler de poison puis te taire. De toute façon, je sais à quoi tu penses. J'ai douze ans et demi désormais, Finbar, tu peux me faire confiance, je suis assez grande.

— Je te fais confiance, Sorcha. Là n'est pas la question. Le problème est que si tu m'aides aujourd'hui, tu seras en danger. De plus, c'est... » Il jouait à nouveau avec une mèche de cheveux du bout des doigts. Il se tut, mais j'étais connectée à ses pensées et, l'espace d'un instant, il oublia de les protéger. Dans cette salle noire et silencieuse, j'eus une vision brève et terrifiante : un brasero incandescent, de la chair déchirée et brûlée, et j'entendis un homme hurler. Je m'arrachai à ces images, tremblante. Nos yeux se trouvèrent, partageant l'horreur de cette vision.

« De quel genre de poison as-tu besoin ? demandai-je d'une voix mal assurée, tandis que mes mains cherchaient maladroitement un morceau d'amadou pour allumer une bougie.

— Pas d'un poison mortel. Une potion assez forte pour endormir un homme toute la matinée. Et assez de potion pour droguer quatre hommes. Elle devra avoir bon goût, car elle sera versée dans leurs chopes de bière, et ils ne devront pas s'en rendre compte. Et j'en ai besoin avant le lever du soleil, Sorcha. Ils prennent leur petit-déjeuner tôt, et la relève des gardes s'effectue avant le milieu de matinée. Nous avons très peu de temps. Peux-tu préparer une telle potion ? »

Dans le noir, j'acquiesçai à contrecœur. Nous n'avions pas besoin de nous voir : nous nous comprenions par la pensée.

« Tu vas devoir m'expliquer, repris-je doucement. Dis-moi à quoi cela va te servir. C'est pour lui, n'est-ce pas ? Le prisonnier ? »

La bougie s'enflamma, et je la protégeai de la main. Il était maintenant très tard, bien après minuit, mais on percevait des bruits sourds, témoins de l'activité qui régnait dehors : on déplaçait des chevaux, on affûtait les armes, on chargeait les provisions. Les hommes préparaient déjà leur départ à l'aube.

« Tu l'as vu, répondit Finbar avec calme et intensité. Ce n'est qu'un enfant.

— Il est plus âgé que toi, ne pus-je m'empêcher de souligner. Il me semble qu'il a au moins seize ans.

— Il est assez grand pour mourir pour une cause », ajouta-t-il, et je notai à quel point il était tendu et comme sa détermination à faire ce qui était juste le menait. Si Finbar avait pu changer le monde par sa seule volonté, il l'aurait fait.

« Qu'attends-tu de moi ? Que j'endorme le Briton ? »

À la faible lueur de la bougie, je passais mes étagères en revue. Le paquet que je cherchais était bien dissimulé.

« Il a tenu sa langue. Et il ne changera pas d'attitude, si je l'ai bien cerné. Cela va lui coûter cher. Briton ou pas, il mérite la chance d'être libre, avança Finbar calmement. Ta potion peut lui racheter sa liberté. Nous n'avons aucun moyen de lui épargner ses souffrances, il est trop tard pour cela.

— Quelles souffrances ? » Je connaissais peut-être la réponse à ma question, mais mon esprit refusait d'assembler les indices qu'on m'avait fournis : il ne pouvait accepter l'inacceptable.

« La potion est destinée à ses gardes. » Finbar rechignait à m'en dire plus. Il était évident qu'il souhaitait que j'en sache le moins possible. « Prépare la potion, je m'occupe du reste. »

Mes mains trouvèrent le paquet de façon presque mécanique : la morelle, mélangée avec modération à certaines autres herbes, pouvait induire un sommeil paisible et sans danger avec peu d'effets secondaires. La difficulté était de doser avec précision : si l'on en mettait trop, la victime ne se réveillerait jamais. Je me tenais immobile, les baies séchées sur la planche de travail en pierre devant moi.

« Quel est le problème ? s'enquit Finbar. Pourquoi hésites-tu encore ? Sorcha, j'ai besoin d'être sûr que tu peux le faire. Je dois y aller. J'ai d'autres choses à régler. »

Il était déjà debout, impatient de s'en aller, et préparait mentalement la prochaine étape de sa stratégie.

« Que vont-ils lui faire, Finbar ? » Sûrement pas... Sûrement pas ce que j'avais vu dans cette brève vision qui m'avait donné la nausée.

« Tu as entendu Père. Il leur a dit de le garder en vie. Laisse-moi m'en occuper, Sorcha. Contente-toi de faire la potion. S'il te plaît.

— Mais comment Père pourrait-il...

— Cela devient facile pour eux, expliqua-t-il. Cela fait partie de leur entraînement : la capacité à voir l'ennemi comme autre chose qu'un être humain. Il est de race inférieure, défini par ses croyances. On leur apprend à faire ce qu'ils veulent de lui et à le faire plier selon leurs besoins. » L'horreur m'envahit et il le sentit. « Ce n'est rien, Sorcha, me rassura-t-il. Nous pouvons sauver celui-ci, toi et moi. Tu n'as qu'à faire ce que je te demande, et je m'occuperai du reste.

— Que vas-tu faire ? Et que se passera-t-il si Père l'apprend ?

— Tu poses trop de questions ! Il ne nous reste que peu de temps... Ne peux-tu pas le faire, tout simplement ? »

Je me retournai face à lui, les bras croisés. À dire vrai, je frissonnais, et pas seulement de froid.

« Je sais que tu ne me mens pas, Finbar. Je n'ai d'autre choix que de croire ce que tu m'as dit. Mais je n'ai encore jamais empoisonné personne. Je suis une guérisseuse. »

Je levai les yeux pour observer son visage alors qu'il restait silencieux, sa grande bouche expressive et ses yeux gris limpides qui semblaient toujours fixés sur le chemin qui nous attendait, dont il était sûr et certain.

« Ce sont des choses qui arrivent, déclara-t-il doucement. Cela fait partie de la guerre. Parfois ils parlent. D'autres fois non. Souvent ils meurent. Quelquefois ils s'échappent.

— Finbar, commençai-je. Et si... Et si quelqu'un d'autre, disons Donal ou un des gardes, aidait le prisonnier à s'échapper. Que se passerait-il si Père l'apprenait ? Que lui ferait-il ? » Malgré mon jeune âge, j'avais conscience que ce que mon frère me proposait n'était pas une simple désobéissance d'enfant, que l'on punirait d'une réprimande ou, tout au plus, par des coups de fouet. Nous allions consciemment

ébranler la campagne de Père, ni plus ni moins. Nous allions volontairement l'entraver dans sa quête, sa seule raison d'être.

« Il y aurait un prix à payer, énonça Finbar, réticent.

— Quel prix ?

— Si Père s'en tenait à la loi, ils passeraient devant le *brithem*\*. Il y aurait une audience, un jugement et une sentence. Ils nous devraient réparation. Ils seraient peut-être fouettés. Bannis, très certainement. Mais ça ne se passerait pas ainsi.

— Que veux-tu dire ?

— La loi n'autorise pas l'exécution d'un homme pour un tel acte : ce n'est pas possible si l'on suit la procédure comme il se doit. Mais Père ne pourrait pas se permettre de laisser partir un traître, au risque qu'il divulgue des informations à l'ennemi. Le coupable serait envoyé dans la forêt, et on ne le verrait plus jamais. On l'aiderait à disparaître, façon de parler. On retrouverait peut-être ses os cinq ou dix ans plus tard. Tu sais ce qu'on dit de la forêt.

— Et tu es prêt à prendre un tel risque ? Pour un garçon que tu ne connais même pas ?

— Si je n'agis pas, je le prive de sa vie, m'expliqua Finbar calmement. Pour moi, le choix est clair. Il l'a toujours été. Mais tu as raison, Sorcha. Nous risquons de graves conséquences, et il est peut-être injuste de ma part de t'y impliquer.

— Mais tu n'y arriveras pas sans mon aide ?

— Pas sans prendre beaucoup plus de risques.

— Alors tu ferais mieux de partir et de te mettre au travail », affirmai-je d'une voix qui semblait émaner de

\* Le terme *brithem* veut dire « juge » en irlandais.

quelqu'un d'autre. Mes mains cherchèrent un couteau bien aiguisé et se mirent mécaniquement à découper les ingrédients de ma drogue soporifique : de la jusquiame. Du bonnet de sorcière. De ce petit champignon bleu que certains appellent progéniture du diable. De la morelle, mais pas trop. « Va-t'en, Finbar.

— Merci. » Il sourit brièvement, de ce sourire généreux qui lui illuminait le visage tout entier. « Nous formons une bonne équipe. Une équipe infailible. Comment pourrions-nous échouer ? »

Il me prit dans ses bras un moment, juste assez pour que je ressentie sa tension, et les battements accélérés de son cœur. Et il était déjà parti, s'éloignant aussi silencieusement qu'un chat.

La nuit fut longue. L'idée que la moindre erreur pourrait faire de moi une meurtrière me permit de garder l'esprit vif, et, avant que le jour ne se lève, mon breuvage soporifique était prêt dans une petite bouteille de pierre prudemment fermée, aisément dissimulable dans la paume de la main, et ma resserre impeccable, ne révélant aucune trace de mon activité nocturne. Finbar vint me chercher alors que le cliquetis des harnais des chevaux et le bruit des bottes des hommes s'affairant ne cessaient de s'intensifier dehors.

« Je pense qu'il vaudrait mieux que tu t'occupes de la suite également, me confia-t-il tout bas. Il y a moins de chances qu'ils te remarquent, toi. » Je me souvenais vaguement qu'il était censé prendre part à la campagne cette fois : Père n'en avait-il pas décidé ainsi ? Puis je fus trop occupée pour réfléchir et me rendis en silence jusqu'aux cuisines en suivant les instructions murmurées par mon frère, me fauflant derrière et entre les servants et les hommes d'armes qui avalaient à la hâte un dernier petit quelque chose, préparaient les vivres et

remplissaient des bouteilles d'eau et de vin. « La Grosse Janis, m'avait dit Finbar. Cherche la Grosse Janis et sa marmite de fer sur le feu. S'ils ont travaillé de nuit, elle commencera ce matin par leur apporter de la bière chauffée et épicée. Un breuvage bien à elle. On dit qu'il a des effets secondaires intéressants. Elle la leur apporte elle-même, et obtient peut-être des faveurs en échange. — Quel genre de faveurs, lui demandai-je ? — Peu importe, répliqua Finbar. Assure-toi seulement qu'elle ne te voie pas. »

J'avais deux talents : celui de concocter des potions et des poisons, et l'autre de me déplacer en silence et de me rendre invisible quand je le voulais. Je n'eus aucun mal à verser le breuvage dans la bière tiède : Janis tourna le dos un instant, riant à une plaisanterie de l'homme d'armes à la plus haute taille, qui englutissait un dernier bout de saucisse et se dirigeait vers la porte tout en bouclant le ceinturon qui portait son épée. J'avais fini et j'étais partie avant qu'elle ne se retourne : elle ne me vit pas une seconde. Facile, pensai-je alors que je me faufilais vers la porte. Il devait y avoir près de quinze personnes ici présentes, et aucune ne m'avait remarquée. J'étais presque dehors quand mon instinct me fit me retourner. De l'autre côté de la cuisine, regardant droit dans mes yeux ahuris, se tenait mon frère Conor. Il se trouvait dans un angle de la salle, dans la pénombre, une liste à la main et une plume en équilibre dans l'autre. Son assistant, qui me tournait le dos, remplissait une sacoche de selle de provisions. J'étais glacée d'effroi : d'où il était, mon frère avait dû tout voir. Comment était-il possible que je ne l'aie pas remarqué ? Hésitant entre mon instinct qui me disait de fuir et de me mettre à couvert, et l'attente d'une demande d'explication, j'étais paralysée sur le seuil. Puis Conor baissa les yeux pour écrire et continuer sa liste comme s'il ne

m'avait pas vue. J'étais trop soulagée pour chercher une explication, et je filai comme un lapin effrayé, tremblant de peur. Finbar était introuvable. Je me dirigeai vers l'abri le plus sûr auquel je pus penser : la vieille écurie où mon plus jeune frère, Padriac, gardait sa ménagerie d'animaux errants. Là, je trouvai un coin chaud dans la paille bien sèche. Un vieil âne y dormait ; je le fis péniblement se déplacer et me collai contre son large dos. La faim, le froid, la confusion et l'épuisement m'assaillaient ; je trouvai refuge, pour le moment, dans le sommeil.